

Pierre Caminade : l'analyse et l'extase

L'approche d'une œuvre est toujours frustrante. Elle échappe au moment où l'on croit la saisir. Elle déborde les limites. A la volonté de l'éclairer, elle opposera toujours son irréductible part d'obscur. Toute sa vie, Pierre Caminade a cherché à comprendre les ressorts de la création littéraire tout en connaissant d'expérience les limites de cette ambition. Il a tenté de l'accomplir en critique, en essayiste, en romancier, et surtout en poète. De cela témoignent ses livres, ses articles. Cependant, quelle que soit leur qualité, ils ne rendent pas compte entièrement de l'activité intellectuelle accomplie dans la solitude et qui, le plus souvent, ne déboucha pas sur une publication. On peut parler à son propos d'un effort de connaissance désintéressé, l'important étant d'associer dans la même tension la jouissance et la compréhension. L'exaltation intellectuelle suffit à qui l'éprouve et la consigner par l'écriture relève d'un travail subalterne, ingrat et fastidieux. En ce sens Pierre Caminade n'a pas été, n'a pas voulu être l'écrivain qu'il aurait pu être.

Quantité de lectures, annotées, prolongées par la réflexion, la discussion, les débats privés, constituent ainsi la richesse perdue d'un intellectuel attentif au mouvement des idées, curieux des changements du monde, pour qui le comprendre et le jouir importaient plus que le produire. Il mettait en pratique au quotidien le goût de l'exercice mental, de la fête de l'intellect, chers à Paul Valéry, son poète de référence

Présence de Pierre Caminade

auquel il consacra un remarquable essai. Seuls ses proches conservent trace de mémoire de cet usage du temps, de la fugacité lumineuse de l'esprit aux prises avec le réel. Il n'y avait, en effet, chez Pierre Caminade, pas d'idéalisme ni de désir de transcendance, sauf dans l'amour humain dont l'intensité opère la fusion des êtres au-delà du dicible sans échapper à la contingence. Pour Pierre tout se jouait ici et maintenant. Jusqu'à son dernier souffle, l'ancien trotskiste est resté fidèle au matérialisme de sa jeunesse.

Que retenir alors de l'itinéraire d'un homme comme lui, sinon l'impossibilité de le restituer dans son authenticité faute de pouvoir coïncider avec son espace intérieur ? Que retenir de cette lumière noire, l'écriture, lorsqu'elle suscite et accompagne ainsi le trajet ? Etrange sécrétion dont la glande mystérieuse échappe au scalpel le plus sûr. Parlant de Caminade, il serait vain de construire quelque édifice critique à la cohérence illusoire. L'esprit y trouverait son compte, pas la poésie. Je ne veux pas non plus promener mon miroir le long de son chemin dans la prétention de refléter le roman de sa vie. Ce qui devait en être dit le fut dans ses livres, entremêlé à la fiction ou à l'effervescence poétique du mot, c'est-à-dire là où la réalité, fécondée par une plus haute logique, libère ses significations profondes et engendre du sens. Enfin, je me garderai d'enfermer Pierre dans quelque métaphore, expressive ou structurante, puisque nul, mieux que lui, n'en possédait les clés.

Je me laisserai donc guider par l'amitié qui nous a liés pendant plus de vingt ans. Je m'autoriserai de ce compagnonnage pour m'arrêter à tels endroits de son œuvre où l'homme croise l'écrivain, en ces lieux où l'écriture éclaire qui produit. L'acte créateur pose l'altérité du je. Il opère des renversements singuliers de nature à nous renseigner sur l'ardeur, l'incandescence vitale, qu'il convertit en œuvre. Lorsque je considère les livres de Pierre Caminade, le moment, les circonstances et les modalités de leur publication, j'ai le sentiment qu'ils lui ont été arrachés malgré lui. Il les a concédés à une part de lui-même qui exigeait cette confirmation de la vie et de la pensée, alors que primaient justement à ses yeux la vie et la pensée, la pensée de la vie, la vie de la pensée, dans une unité dialectique sans cesse recherchée et assumée.

Chez Pierre Caminade, l'intellectuel ne se sépare pas de l'homme charnel. Il y fore au contraire ses racines. L'élan de la pensée, l'effort d'interroger, d'analyser, de comprendre, de risquer des propositions, des hypothèses, la jubilation de la découverte, n'ont de sens et de valeur que s'ils apportent une autre dimension à l'expérience humaine, s'ils ajoutent des vibrations, des harmoniques, un rayonnement, qui ne l'animent pas sans cela. Quoique la réflexion théorique le sollicite beaucoup, elle ne se superpose pas au réel suivant un schéma idéaliste. Elle le postule et l'intègre dans son mouvement même. Qu'il s'agisse du champ politique, ouvert sous l'influence trotskiste, ou du champ poétique, placé sous celles de Valéry et du nouveau roman, il ne transige pas avec cette exigence première : c'est toujours de l'homme qu'il s'agit. Soit d'une variante contemporaine de l'humanisme qui prenne en compte les leçons de l'histoire et les multiples modifications qui façonnent notre époque.

Ce principe motive et justifie l'action, qu'elle se développe au sein de la société ou qu'elle confronte l'individu à ses propres limites dans la solitude de la création, face au « vide papier que la blancheur défend ». Cependant, ne nous y trompons pas. Si, au-delà de l'héritage de Valéry, Caminade prend en compte l'apport fondamental de Mallarmé, dont on relève des traces dans le traitement verbal de ses poèmes, surtout dans la syntaxe, c'est d'abord parce que, comme le souligne Salah Stétié, « Où qu'on aille en poésie, on bute sur Mallarmé ». Mais il ne cède pas à la hantise d'un au-delà poétique, d'un dépassement du mot par le verbe, et l'azur ne l'aspire pas vers sa perte. L'exhortation mallarméenne « Fuir ! Là-bas fuir ! » lui demeure étrangère. Il suffit de ce monde. Tout se joue ici et maintenant, dans l'espace où il se meut concrètement, le temps de sa durée. Vivre son ère sur son aire. Tout autre instance est illusoire. Nul n'a jamais lu tous les livres, ni le grand livre du monde à l'exemple de Descartes, et la chair n'est pas triste. Elle est le lieu d'une « polyphonie concertée », sans cesse sollicitée dans le rapport passionné de soi à l'autre, la fugace fusion de leurs accords qui rompt la solitude pour la recomposer plus riche, jeu de cœur et de corps, « joie d'amour d'une femme et d'un homme ».

Lorsque Pierre Caminade publie *Reliefs*, en 1967, il fait sienne cette pensée d'*Eupalinos* : « Enchaîner une analyse à une extase. » Elle

Présence de Pierre Caminade

pourrait servir d'épigraphe à l'ensemble de son œuvre tant elle résume son ambition d'écrivain. Elle éclaire le romancier à l'égal du poète, de l'essayiste, du critique. Ce n'est pas fortuitement, ni pour répondre à une opportunité, que Pierre Caminade a étudié Paul Valéry. Une inclination naturelle le portait vers l'auteur du *Cimetière marin* et ses « entraînements » de l'esprit. Il lui a consacré un essai, paru dans la collection « Les géants » (1972), et le fronton « Paul Valéry : une naissance continue », paru dans le numéro 4 de la revue *Sud*. Sa contribution personnelle prend pour sujet *L'amour, la poésie*, et traite du pendule de Paul Valéry, c'est-à-dire de l'oscillation entre le pôle « volupté, jouissance » et le pôle « connaissance ». Il l'expose avec une pertinence qui, certes, doit beaucoup à l'intelligence du texte, mais davantage au fait qu'il est lui-même en résonance avec ce mouvement pendulaire.

Il note que Valéry « analyse le phénomène poétique dans des termes semblables à ceux qui expriment son expérience et ses idées de l'amour ». L'observation le confirme dans sa propre attitude et détermine conjointement sa réflexion et sa production. Le battement se développe à l'infini. De son mouvement résulte la dynamique vitale et le plaisir qui l'accompagne. Chaque pôle renvoie l'image de l'autre puisqu'il le suppose, l'appelle virtuellement en son lieu, l'attire par le vide creusé en son espace. Correspondances, équivalences fondamentales. Serait-il hasardeux de parler à ce propos d'un jeu métaphorique premier, duquel résulteraient tous les autres ? J'aime à penser que Pierre Caminade s'y réfère lorsqu'il étudie, pour les besoins de sa thèse, puis d'un essai, l'image et la métaphore. Quand un écrivain s'avance sur un tel terrain, il ne le fait pas armé seulement d'outils conceptuels mais à partir de son expérience d'écriture, où nous retrouvons, convertis à un autre domaine, la dialectique, le battement dont il fut précédemment question. Derrière la recherche universitaire, les conventions érudites, l'attention portée aux figures n'a pas pour seul objet d'établir un savoir. Elle inscrit l'accompagnement d'un faire.

On pourrait en dire autant de l'intérêt manifesté par Pierre Caminade pour le nouveau roman, tel qu'il se prononce dès l'origine du groupe et se confirme lors du colloque de Cerisy-la-Salle avec, pour champs privilégiés, les travaux de Jean Ricardou et de Claude Simon, l'un par son effort théorique, l'autre par ses fictions, si tant est que l'on

puisse ici les séparer sans artifice. Il y va, certes, de la séduction d'une entreprise volontairement en rupture avec la conception idéaliste et fiduciaire de la littérature héritée du XIX^e siècle. Une entreprise qui prétend mettre en œuvre une science du texte ou, du moins, définir un espace non encore investi par la fiction, « milieu d'échanges et de réversibilité où l'écrivain serait enfin du même côté que le langage ». Contrairement à ses détracteurs qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur plume, ce n'était pas un simple fait de mode que cette inscription de la modernité rassemblant sous la même bannière des talents fort divers. Par plusieurs de ses aspects, elle rejoignait des interrogations qui occupaient Caminade depuis longtemps. On ne s'étonnera donc pas qu'il ait intitulé sa communication de Cerisy : « Métaphore et nouveau roman ». On ne s'étonnera pas non plus que cet intérêt ne se soit pas démenti lorsque certains se félicitaient de la disparition du nouveau roman, sans s'aviser de ce qu'il avait durablement modifié dans le roman contemporain et que ce groupe n'a jamais constitué une école dans le plein sens du terme. Caminade l'affirme, le fait est là : on ne peut plus écrire après le nouveau roman comme on le faisait auparavant.

Si nous voulons mieux comprendre cette fidélité à des théories ayant influencé durablement l'époque et à des écrivains qui, comme Claude Simon, comptent parmi les plus significatifs, il convient de s'arrêter aux romans de Pierre Caminade et d'examiner comment cela joue dans son propre univers et règle son projet d'écriture. Afin de prévenir des interprétations hâtives, disons tout de suite que cette approche n'est pas réductrice. Il n'y a pas d'écrivain digne de ce nom dont l'œuvre corresponde absolument à ses postulats théoriques. Il est justement écrivain par ce qui, fût-ce malgré lui, les transgresse. Faute de quoi il n'est qu'un opérateur sans génie. *Le don de merci* et *Journal d'une tendresse*, qui obtint le prix Sévigné 1973, sont autre chose que de froides mécaniques textuelles rigoureusement ajustées à leur objet. Dans les deux cas, la matière fictionnelle emprunte à la biographie son élan, ses thèmes, ses harmoniques. Ils ont d'ailleurs fait l'objet de plusieurs versions situées à des moments différents de la vie de l'auteur qui rejoue ses cartes à la faveur de nouvelles données.

Reste que l'anecdote se réduit à l'essentiel. On pourrait obtenir avec la même un roman sentimental, à l'eau de rose, un roman

Présence de Pierre Caminade

balzacien, un roman psychologique. L'extrême minutie apportée à la description, la mise en valeur de l'infime et du fugace, privilégient le rôle du regard. Cela conduit l'auteur à un usage du lexique qui consiste en reprises, adjonctions, accumulations. Il obtient ainsi un effet d'agrandissement de l'objet et, conjointement, par les mêmes moyens, une extension du temps, une distorsion de la durée. De ce déséquilibre voulu, contrôlé, résulte une tension verbale que je nommerai volontiers *poétique*. Le ralentissement de l'action ne constitue pas une entrave mais la matière même du développement fictionnel. Écoutons plutôt.

« Elle est immobile. Les dunes sont soulevées, brossées, défaites en une fine poussière grise, qui retombe aussitôt sur place en dunes neuves et semblables, ombreuses, dorées, denses et fermées, aussi nettement sculptées chaque seconde pour l'éternité qu'inexorablement détruites la seconde suivante. » Par ces lignes, qui ne laissent pas d'évoquer certains passages de Claude Ollier, commence *Le don de merci*. Le sable continue de se déposer ainsi sur la plage, immobile et fluctuant, pour des constructions éternelles et promises au déclin. Le sable des mots déposé dans le temps du récit qui se confond ici avec celui de l'amour, vécu et revécu jusqu'à merci, jusqu'au point ultime où la rayonnante tension est telle, possédé/possédant, impitoyable et sublime, que se confondent dans un même souffle l'acte de demander et celui d'exprimer la gratitude. Du même coup, ils s'annulent. Ceci fut-il vécu ou rêvé ? Cette distinction a-t-elle un sens ? La page est-elle restée blanche hors d'illusion du regard ? Le livre se referme sur cette simple interrogation : « il n'y a personne ? »

Personne. Voire. Moi, je sais bien qui est là, qui se cache dans la doublure sombre du langage, ombre sur ombre, ombre dans l'ombre. Car ce roman est celui de la passion charnelle qui se nourrit de tout pour brûler plus haut, plus clair : des gestes et des mots, d'une feuille d'arbre ou de livre, de l'air et de la chair, « le regard, ivre de ces démenances et le jouir qui enchérit sur l'image qu'il excite »... Tout est là, au point focal du langage où la littérature change les lois de l'optique. La modernité de la construction, celle du style, s'estompent alors au profit du grand souffle pur venu du fond des siècles. Le héros d'aujourd'hui rejoint le cycle de Tristan même s'il n'en partage pas la foi. Le jeu de l'amour est un jeu grave, une quête au terme de laquelle l'être se perd et se retrouve. *Le don de merci*, dont le titre exhume la mémoire

des mots, oppose au cycle courtois un miroir où se reflètent ses valeurs. Il tend l'arc qui les unit par-delà les siècles.

La place que la sexualité occupe tout au long ne change rien à l'affaire. Au contraire, elle offre à l'auteur le moyen d'ancrer ces valeurs dans le réel, d'échapper au mythe pour le vivre au présent. « Alors qu'elle le voit absent ou mort, il revient à elle, à celle qu'il aime et, par jeu, se rajeunit pour cet amour, et elle le sait. » Dans la communion des corps minutieusement décrite, épousée au plus près de son rythme par des longues phrases sinueuses et syncopées d'incidentes, il s'agissait pour Pierre Caminade d'écrire un hymne à la grande messe charnelle, un *gloria* panthéiste scandé par le sang et la mer. Il s'agissait de préserver le pouvoir de l'extase en la convertissant en fiction. Est-ce le personnage, est-ce lui-même qui dit : « Réussi ? Je ne sais pas, c'est difficile, on est toujours près et à côté ; c'est difficile l'extase à exprimer, mais il faut commencer par là, comme maintenant ; c'est difficile parce que l'extase abolit la primauté de l'espace euclidien, on l'a dit cent fois, et, surtout, il... et le langage est de l'espace euclidien visuel surtout, les autres sens ne sont pas géomètres et encore moins leur mariage, leur fusion dans la jouissance, la syntaxe aussi est euclidienne, il n'y a que la musique, mais le langage peut tout. »

Je voudrais aborder maintenant *Journal d'une tendresse*, publié chez Robert Morel en 1972. Une première version avait paru à Saigon, en 1948, sous le titre *Aveline, journal d'une tendresse*. Voilà donc un thème, un personnage, certainement autobiographiques, qui ont habité l'auteur pendant plus de vingt ans, jusqu'à ce qu'il trouve leur forme définitive, quand le prénom a disparu au profit du genre, comme pour dissoudre le particulier dans le général et autoriser à livrer au public ce qu'il tenait au secret. La première version ne connut qu'un tirage confidentiel, la seconde obtint le prix Sévigné et mérita l'attention. A la faveur de celui-ci, Robert Morel se proposait d'édition toute l'œuvre de Caminade. Le projet ne put, hélas ! aboutir car il fut contraint de cesser son activité. Caminade, j'en fus témoin, ressentit durement ce coup du sort le frappant au moment où il émergeait de l'anonymat. Privé de ce stimulant, il ne mena pas à terme plusieurs projets qui, de ce fait, ne débouchèrent pas sur une publication. L'épisode méritait cette digression.

Présence de Pierre Caminade

Il serait vain de supputer les divers mouvements qui agiterent l'écrivain entre 1948 et 1972, quels cheminements l'histoire d'Aveline emprunta dans sa mémoire. Le texte est là. Il suffit.

A une époque où la constance des sentiments, la douceur de leur partage, aussi bien que la modération – les zones tempérées du cœur et de l'esprit – sont dévalorisées, Pierre Caminade est l'un des premiers à oser en parler, à revendiquer des modalités affectives qui semblent passées de mode. Son *Journal d'une tendresse* se situerait donc à rebrousse-cours (il faut attendre encore plusieurs années avant que ne s'affiche par la grâce d'un film, comme un slogan dans l'effervescence post-soixante-huitarde, *Et la tendresse, bordel !*). En fait, rien de mièvre ni de conventionnel ne nous attend dans cette chronique qui propose, au contraire, une analyse permettant aux tendances les plus contemporaines de conjuguer leurs effets. Pierre Caminade a toujours montré combien les courants nouveaux l'intéressaient et comment il parvenait à les intégrer dans une synthèse originale. Grâce à une exigence de vie fondamentale, la sève et le sang irriguent sans cesse la théorie et la ramènent à hauteur d'homme, au niveau du vécu, du senti, du joui. Car « le corps pose *nécessité* et l'esprit amène *liberté* », dans une dialectique essentielle.

Journal d'une tendresse s'ouvre sur deux lettres. L'une, brève, écrite par le narrateur, Patrice, à une jeune femme, Christiane, exprime le désenchantement dû à l'impossible union du couple. Elle inaugure la quête qui sera la sienne tout au long de ces pages. Amertume et renaissance des soifs : « Se parfaire toujours pour l'amour. Et pas d'amour. » Phrase terrible, elle ne conduit pourtant pas au renoncement. Notons qu'Aveline est devenue Christiane. Il ne s'agit ni de hasard ni d'arbitraire. On ne peut pas ne pas évoquer ici la sulfureuse liaison que Pierre Caminade entretenait avec Christiane Rochefort à qui il inspira le héros de son plus célèbre roman *Le repos du guerrier*. La deuxième lettre, très longue, est écrite par Jacques, l'ami de Patrice. Empreinte du sensualisme de Berkeley, elle sert de référence philosophique à l'ensemble, quoique le personnage principal n'en partage pas toutes les données. Ainsi s'amorce le dialogue entre les mots et le sang, la généralisation de la réflexion et l'incommunicabilité de l'expérience humaine, entre « le fait homme » et « le concept homme ». Le journal couvre la période de décembre 1943 à juin 1944. C'est le temps de

l'avant-printemps qui prépare – lettres, conversations, rencontres – l'éclosion d'un être en la découverte d'un autre être. Le temps d'une quête et d'une initiation dans le Paris de la guerre et de la Libération. Quelque chose des hussards peut-être dans ces pages, mais en plus sérieux, plus profond, moins provocateur et ironique, sans le dandysme du désespoir. « Ces jeunes femmes ne nous disaient-elles pas qu'au milieu des ruines et de l'ineptie de la guerre, l'essentiel demeurait les cuisses nues, la désinvolture du désir, l'insouciance à tout ce qui n'est pas l'amour. »

Si prudent que l'on se doive d'être dans de telles extrapolations, on peut dire de Patrice – et sans doute de Pierre Caminade – ce que Stendhal disait de lui-même : l'amour est la grande affaire de sa vie. Non l'amour romantique, échevelé, chimérique, le cœur en bandoulière, promis aux drames exaltés par les fictions et les songes, mais l'amour avéré d'un homme qui aime et qui connaît l'amour, se connaît et s'aime par et à travers l'amour. C'est à cette recherche, passage du multiple au goût de l'un, que l'auteur nous convie. « Je me sentais un peu las de me tendre toujours vers une perfection amoureuse qui semblait toujours fuir, dit Patrice. Je ne désirais plus qu'une seule femme avec laquelle je puisse me consacrer à l'édification d'un *amour unique*. » L'avant-printemps est lourd de cet appel, de cette attente sensuelle où le cœur aura sa part. Plus loin, Patrice s'interroge : « Jana m'avait donné le goût d'initier, Marguerite celui du don simple, Carmen la méfiance à l'égard des filles trop belles. Pour qui avaient-elles joué ces rôles ? Qui avaient-elles ainsi choisi en moi ? » Ce sera Aveline, jeune étudiante provinciale installée à Paris, avec sa sœur.

Caminade ne donne pas à la tendresse valeur d'euphémisme. Parce qu'elle résulte d'une conquête, d'une victoire sur l'usure du temps, elle l'emporte sur l'amour. C'est d'ailleurs d'une tendresse qu'il s'agit, plutôt que de *la* tendresse, au nom d'une certaine « civilisation de l'amour », dont la première règle commande de « ne s'attacher un être aimé que par des réalités sensibles et spirituelles, les sens et le cœur ». Elle requiert le dénuement, du moins une certaine pauvreté, afin que rien d'extérieur ne vienne les troubler. Elle est exigence. On distinguerait trois niveaux principaux dans cette conception de la tendresse : celui de l'autre, de la femme aimée ; celui du corps, instrument de jouissance et de connaissance, donc de conquête, de

Présence de Pierre Caminade

liberté ; enfin de la terre, du sens de la terre qui promet et permet tout. Si la pensée joue un rôle déterminant, c'est parce qu'elle s'enracine dans les appétits de la chair souveraine et les nourrit de ses propres pouvoirs. Elle ne triche pas avec la nécessité érotique : dans l'espace des corps, comme dans l'espace de l'écriture, le même acte s'accomplit. *Journal d'une tendresse* est donc un roman viril qui rompt avec le thème récurrent de l'échec. Il sauvegarde les chances et les droits de l'action individuelle dans trois voies majeures : jouir, connaître, agir. Ainsi Patrice déclare-t-il : « Ma raison dernière d'amour est ma volonté. »

Dans son *Histoire de la poésie française*, Robert Sabatier souligne que la poésie de Pierre Caminade « est une poésie du sens profond et des sens éveillés unis dans une même vibration de parole ». Cela se manifeste dès son premier recueil, *Se surprendre mortel*, publié en 1932. Henri Féraud y reconnaît déjà « le message d'un univers nouveau ». Ces caractéristiques s'affirment de recueil en recueil : *Reliefs*, *Initiales*, *D'une parole l'autre*, *Le sablier invisible*, *Les ficelles du facteur*. *Reliefs* indique clairement où puise la poétique caminadienne, vers quoi s'oriente l'effort. Il s'agit de « l'énergie libératrice que les hommes par leurs luttes et l'affinement sensoriel dressent sereinement – d'une sérénité toujours remise en cause – contre les oppressions, les angoisses et les fuites ». Dès lors, Caminade recherche un point d'équilibre et d'harmonie qu'il nomme « reconnaissance chorale ». Il prétend l'atteindre à travers des thèmes et des formes auxquels il demeurera fidèle : « La femme aimée, la terre, la mer (...) les actes de l'amour, le son et le sens. » La démarche s'accomplit à l'intérieur d'une culture sans cesse requise, transformée, transmuée, mêlée à la boue génératrice du vivre.

Ainsi, dans *Initiales*, tout le jeu de la création s'organise-t-il en écho à des poètes initiateurs pour offrir au lecteur, dans l'énigme d'une parole codée, « une des possibles rencontres du vouloir-faire et du vouloir-dire ». De même dans *D'une parole l'autre*, avec plus de diversité, car aux poètes s'ajoutent les peintres, les sculpteurs. Les contraintes ne résultent plus seulement de la matière, elles empruntent leur gratuité conventionnelle, étrangement féconde, aux techniques de l'Oulipo, brouillant les pistes entre le sérieux, la dérision, l'exigence vitale, la virtuosité formelle. Au fond, Pierre Caminade pourrait se définir

par cette expression extraite d'un de ses textes : il est le « vigile des signes ». L'amour de la vie, la satisfaction des appétits, fussent-ils transcendés par la création, n'empêchent pourtant jamais chez lui l'exercice de la lucidité. Il faut accepter de se mouvoir dans la lutte de l' « irrationnel toujours vivace et toujours maîtrisé ». Souffrances, difficultés, échecs, désillusions, n'entament pas le *gloria* de Pierre Caminade. Il le sait d'expérience et de raison, « l'écriture passe à gué / par-delà les heures d'usure et de détresse du monde ». Etre fidèle au langage, croire en ses vertus, miser sur son pouvoir, revient à être fidèle à l'homme et à croire en lui. Non pas l'homme idéal, désincarné, réduit au concept, mais l'individu bien réel, campé sur la terre, en prise sur l'ordre des choses, avec ses limites acceptées et ses grandeurs toujours surprenantes. Dans ce battement est la chance de la poésie, sa justification, sa noblesse. Aussi voudrais-je terminer par cette dernière citation empruntée à *Reliefs*, et qui me semble au bout du compte correspondre à la recherche de Pierre Caminade : « Le poème est là qui pénètre la présence. Son message est énergie, son énergie message : haute trahison, feinte suprême, le poème est la plus pertinente et la plus fervente des fidélités. »

Jean-Max TIXIER